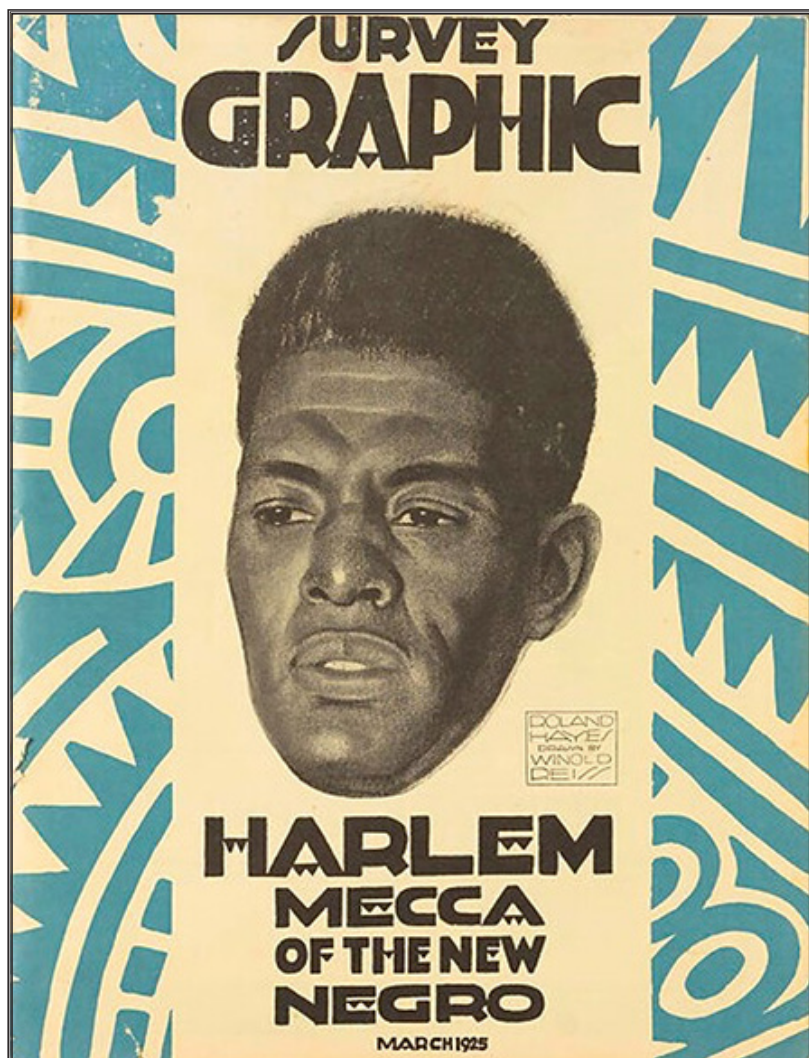


LE NOUVEAU NOIR

ALAIN L. LOCKE



Couverture du *Survey Graphic*, LIII (11), daté du 1^{er} mars 1925. Elle représente le compositeur et chanteur lyrique, Roland Hayes, alors âgé de 37 ans, dessiné par Winold Reiss (domaine public).



Au cours des dix dernières années, une chose s'est produite, dans la vie du Noir américain, qui a échappé à la vigilance constante des statistiques et les trois Nornes qui ont jusque-là veillé au problème des Noirs se sont vu substituer leur enfant¹. Le sociologue, le philanthrope et le dirigeant d'une communauté raciale n'ignorent pas l'existence d'un Nouveau Noir, mais ils sont bien en peine d'expliquer son avènement. Il ne peut tout simplement pas être emmailloté dans leurs formules. Car la génération montante vibre d'une nouvelle psychologie ; un nouvel esprit s'éveille dans les masses et, sous les yeux mêmes des observateurs professionnels, il est en train de transformer ce qui semblait un problème pérenne en une série de phases progressives dans la vie des Noirs de nos jours.

Une telle métamorphose pouvait-elle s'accomplir aussi soudainement qu'elle semble avoir eu lieu ? La réponse est négative ; non point que le Nouveau Noir soit aujourd'hui introuvable, mais parce que l'Ancien Noir était devenu plus un mythe qu'un être de chair. Cet Ancien Noir, souvenons-nous en, était un objet de débats moraux et de controverses historiques. On s'était habitué à son rôle de figurant dans une fiction historique où un sentimentalisme plein de candeur alternait avec des représentations délibérément réactionnaires. Le Noir lui-même contribuait activement à ce jeu de dupes en adoptant une forme de mimétisme social pour se protéger des circonstances adverses que lui imposait sa dépendance envers de plus puissants

que lui. C'est ainsi que, pendant des générations, le Noir constitua plus une formule, dans l'esprit de l'Amérique, qu'un véritable être humain – une réalité dont on pouvait débattre, qu'il fallait condamner ou défendre, maintenir ou rabaisser à une place inférieure, ou au contraire élever à une meilleure condition, une source d'ennui mortel ou de préoccupation constante, un être que l'on harcelait ou que l'on infantilisait, un épouvantail ou un fardeau social. Le Noir éduqué a lui-même été entraîné à partager cette attitude générale, à concentrer son attention sur des points de controverse et à se considérer lui-même, selon une perspective biaisée, comme un problème social. Son ombre, pour ainsi dire, lui paraissait plus réelle que sa propre personnalité. Ayant dû, contre les stéréotypes injustes de ses oppresseurs et détracteurs, faire appel à ceux de ses libérateurs, bienfaiteurs et amis, il fut contraint de souscrire aux positions traditionnelles selon lesquelles on considérait son cas. Il n'est guère de vérité sociale et encore moins de compréhension de soi qui puissent sortir d'une semblable situation.

Mais tandis que la plupart de nos esprits, que nous soyons noirs ou blancs, s'étaient enlisés dans les tranchées de la Guerre Civile et de la Reconstruction, les développements historiques contemporains ont finalement débordé ces positions, nécessitant une réorientation soudaine de nos perspectives. Nous ne regardions pas dans la bonne direction ; divisés entre le Nord et le Sud, nous ne prêtions pas d'attention à l'Est – jusqu'à ce que le soleil nous éblouisse.

Rappelez-vous combien la révélation des *Negro Spirituals* fut soudaine ; durant des générations, ils furent refoulés sous les stéréotypes des chants wesleyens et de leurs harmonies traditionnelles, secrètement cachés et honteux d'eux-mêmes, jusqu'au moment où le courage de vivre leur nature propre les fit jaillir au grand jour – et voici que naissait la musique populaire. De façon semblable, l'esprit du Noir semble soudainement s'être émancipé de la tyrannie sociale qui l'intimidait pour secouer les chaînes d'une psychologie servile qui le confinait dans l'imitation et dans son implicite infériorité. En nous dépouillant de l'ancienne chrysalide du problème noir nous réalisons

une forme d'émancipation spirituelle. Encore récemment, nous ne nous connaissions pas nous-mêmes; et presque autant qu'aux autres, nous étions à nous-mêmes un problème. Mais la décennie qui nous a trouvés avec un problème ne nous a rien laissé d'autre qu'un devoir à accomplir. La multitude n'éprouve peut-être encore qu'un étrange soulagement dans cet élan aussi vague que nouveau, mais les plus éclairés d'entre nous savent que, avec cette réaction, c'est l'emprise vitale du préjugé qui s'est trouvée intérieurement rompue.

Avec ce renouveau dans le respect de soi et l'autonomie, la vie de la communauté noire est vouée à entrer dans une phase dynamique inédite, dont le bouillonnement intérieur compense largement les pressions qui pourraient venir des conditions extérieures. Les migrations de masse, depuis les campagnes vers les villes, franchissent d'un bond l'expérience de plusieurs générations et, de manière plus importante encore, la même chose se produit spirituellement dans les attitudes existentielles et les expressions de soi de la jeunesse noire, dans sa poésie, son art, son éducation et ses vues sur le monde, avec de surcroît l'avantage de l'assurance et la certitude plus grande de savoir ce qui se joue là. C'est la promesse et la garantie d'une nouvelle direction. Comme l'un d'eux l'a formulé avec beaucoup de discernement²:

Nous avons demain
Qui brille devant nous
Comme une flamme.
Hier: chose disparue dans la nuit,
Un nom de crépuscule.
Et l'aube aujourd'hui
Grande arche sur le chemin d'où nous venons.
Nous marchons!

Voilà qui, bien plus que n'importe quelle « manifestation la plus remarquable de cinquante ans de liberté », exige que l'on considère le Noir aujourd'hui autrement qu'avec les lunettes poussiéreuses des controverses passées. L'époque des « Taties », des « oncles » et des

«petites mamans» est semblablement révolue. L'oncle Tom et Sambo ont fait leur temps, et même le «Colonel» et «George» ne montent plus qu'occasionnellement sur les tréteaux des foires, soulagés d'avoir échappé aux feux de la rampe. Le mélodrame populaire est pour ainsi dire épuisé, et il est temps d'en finir avec les fictions et de remiser les épouvantails au grenier pour s'en tenir à une confrontation réaliste avec les faits.

Il nous faut tout d'abord observer certains changements, qui ont rendu obsolètes ces lignes de partage traditionnellement établies dans l'opinion. Le principal d'entre eux fut, bien sûr, le déplacement de la population noire qui fit que le problème noir ne fut plus exclusivement, ni même de manière prédominante, celui des États du Sud. Pourquoi nos esprits devraient-ils rester compartimentés, quand le problème noir lui-même ne l'est plus ? Ensuite, le courant migratoire ne s'est pas tant porté vers les États du Nord et du Midwest que vers les villes et les grands centres industriels. Les problèmes de l'adaptation sont donc nouveaux, pratiques, locaux, mais ils ne sont en rien spécifiques à la race. Ils relèvent intégralement, plutôt, des problèmes sociaux et industriels qui caractérisent notre démocratie aujourd'hui. Enfin, tandis que la population noire se divise rapidement en diverses classes, il devient de moins en moins possible, et au contraire de plus en plus injuste et ridicule, de la considérer et de la traiter comme une masse uniforme – si tant est que ce fût jamais le cas. Dans le processus même qui le transporte ailleurs, le Noir est en train de changer.

La vague migratoire noire, vers le Nord et vers les villes, ne peut simplement s'expliquer comme un flux aveugle provoqué par les besoins de l'industrie de guerre, associés à la suspension de l'immigration étrangère, ou par la pression exercée par de mauvaises récoltes et un terrorisme social accru dans certaines régions du Sud et du Sud-Ouest. Ni les besoins de main d'œuvre, ni le charançon du coton, ni le Ku Klux Klan ne sont des facteurs suffisants, quelle que soit la manière dont chacun d'eux ou tous à la fois aient pu y contribuer. La montée et le déferlement de cette marée humaine sur les grèves des

centres urbains du Nord s'expliquent d'abord par une nouvelle vision d'opportunité, de liberté économique et sociale, par un esprit prompt à saisir, même au prix d'une lourde et injuste rançon, les chances de voir ses conditions de vie s'améliorer. Avec chaque nouvelle vague, le mouvement noir devient de plus en plus un mouvement de masse vers une fortune plus large et plus démocratique – et dans le cas du Noir, il s'agit non seulement d'une fuite volontaire de la campagne vers la ville, mais également d'une fuite hors de l'Amérique médiévale vers l'Amérique moderne.

À l'appui de ceci, prenons l'exemple de Harlem. Manhattan n'abrite pas seulement la plus vaste agglomération noire du monde, mais la première concentration dans l'histoire de tant d'éléments différents de la vie noire. Harlem a attiré des Africains, des Antillais, des Noirs Américains, elle a réuni le Noir du Nord et celui du Sud, l'homme des grandes cités et celui des petites villes et villages, le paysan et l'étudiant, l'homme d'affaires, l'administrateur, l'artiste, le poète, le musicien, l'aventurier et le travailleur, le prédicateur et le criminel, l'exploiteur et le paria. Chacun est venu avec ses buts et ses fins propres, mais pour tous, le fait essentiel a été la rencontre mutuelle. La proscription et le préjugé ont jeté des éléments dissemblables dans une aire commune de contacts et d'interactions. La sympathie de race, l'union, ont entraîné une fusion de sentiment plus profonde, une mise en commun de l'expérience. Ainsi, ce qui n'était au début que le produit de la ségrégation devient, à mesure que ses éléments se mêlent et réagissent les uns aux autres, le laboratoire d'une unification raciale. Il faut bien admettre que les Noirs américains ont, jusque-là, formé une race de nom plus que de fait ou, pour être précis, dans un sentiment plutôt que dans une expérience partagée. Leur principal lien était celui d'une condition plus que d'une conscience commune ; un problème en commun plutôt qu'une vie en commun. À Harlem, la vie noire découvre et saisit ses premières chances d'expression collective et d'auto-détermination. Harlem est – ou du moins promet d'être – la capitale d'une race. C'est pourquoi on la compare à ces foyers nouveaux où l'expression populaire et l'auto-

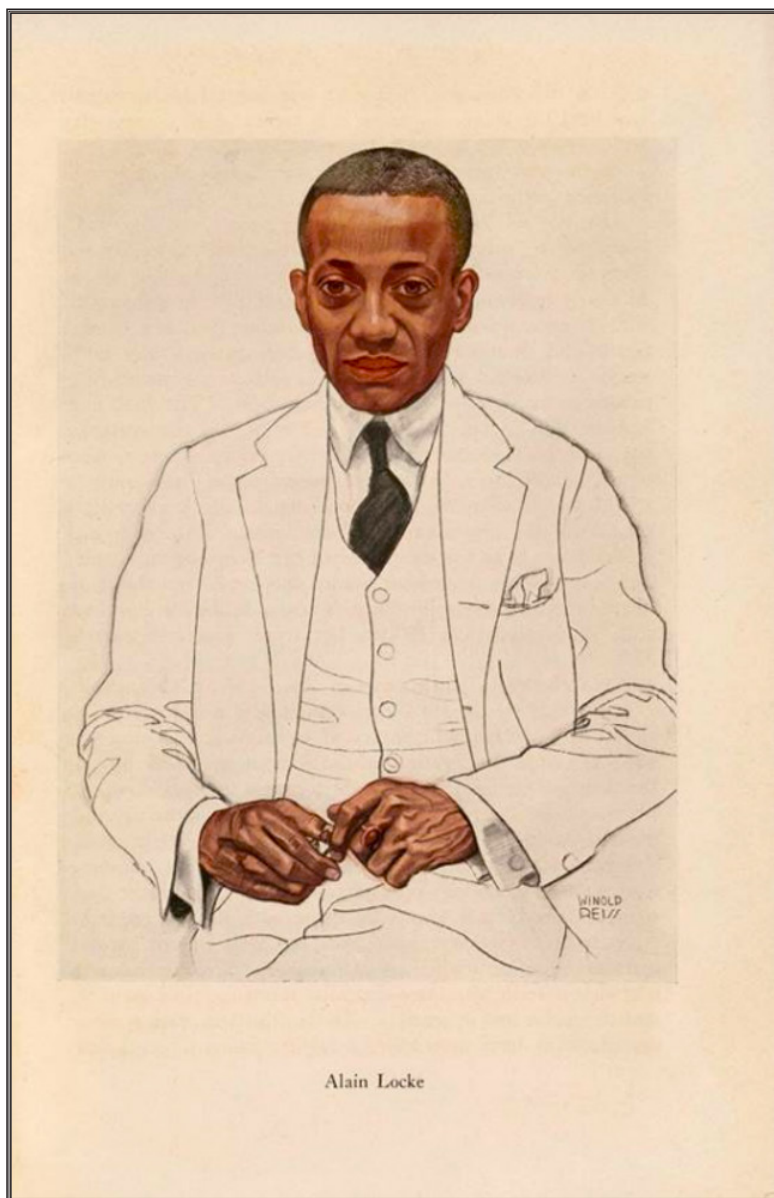
détermination jouent un rôle créateur dans le monde contemporain. Sans prétendre à leur importance politique, Harlem doit jouer pour le Nouveau Noir le rôle que Dublin et Prague ont joué pour la nouvelle Irlande et la nouvelle Tchécoslovaquie.

Ce qui se passe à Harlem n'a, je vous l'accorde, rien de typique, mais c'est pourtant quelque chose de tout à fait significatif et prophétique. Nul observateur sensé, quelles que soient les sympathies qu'il éprouve à l'égard du mouvement, ne peut prétendre que ces grandes masses soient déjà en pleine possession de leurs moyens, mais elles s'activent, elles remuent, pleines d'une agitation qui n'est pas que physique. Le défi qui se pose à leurs nouveaux intellectuels est assez clair – il s'agit, que l'on soit radical ou réaliste, de rompre avec l'époque révolue de la philanthropie, quand l'on guidait une race par des protestations ou en faisant appel aux bons sentiments. Mais ne ferions-nous que lire, dans les soubresauts d'un géant endormi, les rêves d'un agitateur? La réponse se trouve chez le paysan qui émigre. C'est « l'homme au plus bas de l'échelle » qui est le plus prompt à se redresser. L'une des preuves les plus évidentes de ce que nous avançons nous vient des professions libérales, qui migrent également pour se refaire une clientèle, après avoir vainement tenté de maintenir, dans quelque coin du Sud, une situation que l'on eût jugée excellente voici quelques années en arrière. L'homme d'église qui suit son troupeau errant, le médecin qui marche dans les pas de ses patients et l'avocat sur les traces de ses clients, nous fournissent les vraies clés. D'une certaine manière, ce sont les troupes qui mènent la marche, et les leaders qui suivent. Une psychologie nouvelle pénètre et transforme les masses.

Quand les leaders de couleur parlaient, voici vingt ans, de développer la fierté raciale, d'en stimuler la conscience, ou quand ils affirmaient la nécessité d'une solidarité raciale, ils n'auraient d'aucune manière pu anticiper cette brusque transformation qui s'est produite dans les sentiments collectifs et qui se diffuse à présent dans les centres éveillés à cette nouvelle conscience de soi. Certains des leaders noirs de renom et une grande partie de l'opinion blanche

«œuvrant au combat racial» selon les méthodes d'hier ont, il est vrai, tenter de ravalier ce sentiment au niveau d'une «phase éphémère», une «crise de nerfs» de la race, pour ainsi dire, un «contrecoup de la guerre», etc. Mais rien de tout cela n'a finalement diminué, si nous en jugeons par le ton actuel et l'état d'esprit de la presse noire, ou par ce retournement du soutien populaire qui se détourne de ses représentants officiels et orthodoxes au profit de nouveaux porte-paroles indépendants, populaires et souvent radicaux qui sont les immanquables symptômes d'un nouvel ordre. C'est rendre un mauvais service à la société que de vouloir nier le fait que, dans les centres urbains du Nord, le Noir a atteint un point de maturité où même la tutelle la plus généreuse et la mieux intentionnée doit céder la place à de nouvelles relations. Il faut désormais compter avec une volonté d'autonomie qui ira sans cesse s'affirmant. L'esprit de l'Amérique doit s'accommoder d'un Noir complètement transformé.

Le Noir lui-même doit, de son côté, briser ses idoles. Si, d'une part, le Blanc s'est trompé en montrant le Noir sous un jour qui pouvait excuser ou atténuer la manière dont on le traitait, le Noir à son tour s'est trop souvent, et de manière injustifiée, excusé pour la manière dont il était traité. Mais l'intelligentsia noire est de nos jours résolue à ne plus trouver dans la discrimination des circonstances atténuantes pour ses manquements, que ces derniers soient individuels ou collectifs; elle s'efforce d'être considérée à parité, sans prime sentimentale qui la surévaluerait, mais sans être non plus rabaissée par quelque mauvaise cote qui la déprécierait. Pour cela, le Noir doit se connaître lui-même et être connu pour ce qu'il est; et c'est pourquoi il accueille favorablement le nouvel intérêt scientifique qui le prend pour objet: les ressources de la curiosité sentimentale sont désormais épuisées. Nous nous en lamentions jadis, croyant voir par-là nos amis perdus; nous nous en réjouissons à présent, et nous prions pour que nous soient épargnés tout ensemble cette condescendance et l'apitoiement sur nous-mêmes. Chacun des deux groupes a vécu un amer sevrage, l'apathie ou la haine d'un côté trouvant leur contrepoint dans la déception et le ressentiment de l'autre. Mais aujourd'hui Noirs et Blancs se font



Alain Locke

Portrait au pastel d'Alain Leroy Locke par Winold Reiss, publié dans *The New Negro*, 1925 (National Portrait Gallery, Smithsonian Institution, NPG.98.129.a, Creative Commons CC0).

face avec à tout le moins la possibilité de mettre en œuvre de nouvelles attitudes mutuelles.

Il ne s'ensuit pas que le Noir serait mieux apprécié et traité s'il était mieux connu. Mais une compréhension mutuelle est essentielle à toute coopération et adaptation subséquentes. Les efforts accomplis en ce sens auront au moins pour effet de remédier dans une large mesure aux conditions extrêmement insatisfaisantes des rapports interraciaux en Amérique, et en particulier au fait que les éléments les plus intelligents et les plus représentatifs de chacun des deux groupes raciaux ont, sur tant de points, manqué de contact vital les uns avec les autres.

La légende veut que les races mènent des vies de plus en plus séparées. Le fait est qu'elles se sont davantage côtoyées à des niveaux défavorables, et insuffisamment à ceux qui leur étaient le plus propices.

Tandis que des conseils interraciaux voyaient le jour dans le Sud, pour tirer vers le haut les éléments avancés des deux races, et que dans les villes du Nord les travailleurs manuels se coudoyaient dans leur labeur quotidien, les leaders et les hommes d'affaires de chacun des deux groupes n'ont pas ou peu fait l'expérience de pareilles interactions. Il faut que ces segments entrent en contact, sinon la situation raciale en Amérique deviendra un problème désespéré. Heureusement, cela semble avoir lieu. De plus en plus, on comprend qu'il faut s'efforcer de remplacer la philanthropie distante par une véritable coopération, et que seul le maintien de contacts soigneusement entretenus entre les minorités éclairées de chaque groupe permettra d'entretenir des relations interraciales dans le futur. Dans le domaine intellectuel, l'apathie de jadis fait place à une curiosité vive et renouvelée ; on étudie sérieusement le monde noir, sans plus se contenter de discourir ou disserter à son sujet. Dans les arts et les lettres, les peintures et les œuvres sérieuses l'emportent désormais sur les caricatures.

À tout cela le Nouveau Noir est particulièrement sensible, y voyant les signes annonciateurs d'une nouvelle démocratie dans la culture

américaine. Il contribue activement à cette nouvelle compréhension sociale. Mais le désir d'être compris ne pouvait à lui seul suffire à ouvrir la pensée noire qui se protégeait jusque-là derrière des grilles bien fermées. Trop de risques demeurent en effet d'être rabroué ou traité avec condescendance. C'est bien plutôt la nécessité d'atteindre à une expression de soi plus pleine et authentique, ainsi que la conscience que ce serait folie de laisser la discrimination sociale le ségréguer également sur le plan intellectuel, qui ont conduit le Noir à rompre avec cette attitude qui l'entravait et l'enchaînait – et c'est ainsi que le « mur de rancune » que les intellectuels avaient bâti sur la « ligne de couleur » s'est trouvé abattu. New York a concentré ces contacts intellectuels qui s'ouvraient de nouveau, et qui permettaient non seulement d'élargir les horizons des individus, mais également d'enrichir d'une manière décisive les arts et les lettres de l'Amérique en clarifiant notre vision commune des missions sociales qui nous incombaient.

Ce rétablissement des relations entre les catégories les plus avancées et les plus représentatives des deux groupes est d'autant plus significatif qu'il promet de compenser certaines des réactions hostiles héritées du passé, ou tout du moins de faciliter quelque peu les relations raciales dans l'avenir. En façonnant un Nouveau Noir, on façonne dans le même temps, et en toute discrétion, une nouvelle attitude américaine.

Cette nouvelle phase n'en est pas moins délicate ; elle exigera moins de charité et davantage de justice ; moins d'assistance, mais des manières de se comprendre infiniment plus proches. On atteint là un point véritablement critique dans les relations interraciales, car il est probable, si ce nouvel état d'esprit n'est pas bien compris, que l'antagonisme reparte de plus belle et que l'on assiste à une recrudescence délibérée du préjugé racial. C'est ce qui s'est déjà produit dans certains endroits. Après avoir sevré le Noir, l'opinion publique ne peut continuer à le maintenir sous sa coupe. Le Noir de nos jours va inévitablement de l'avant, en grande partie sous l'influence de ses propres aspirations. Quelles sont-elles ? Celles de sa vie sociale sont

fort heureusement déjà clairement et définitivement formulées, car elles ne sont autres que les idéaux de la démocratie et des institutions américaines. Mais celles de sa vie intérieure sont encore en gésine, car la nouvelle psychologie qui les caractérise réside davantage dans un accord de sentiments que d'opinions. Elle est une attitude plus qu'un programme. Toutefois, certains points semblent s'être cristallisés.

Jusqu'à présent, on est en droit de définir les « aspirations intérieures » du Noir comme une tentative de réparer les dommages psychologiques subis par sa communauté, et de remodeler une perspective sociale qui s'en était trouvée faussée. Leur réalisation exige une nouvelle mentalité de la part du Noir américain. À mesure qu'elle s'affirme, nous en constatons les effets – d'abord négatifs et iconoclastes, puis positifs et constructifs. Dans cette nouvelle psychologie de groupe, nous notons l'absence d'appel à la sentimentalité, et le développement d'un vif sentiment de dignité et de confiance en soi, qui répudie toute dépendance sociale. Peu à peu, le Nouveau Noir se guérit de son hyper-sensibilité et apprend à dominer ses nerfs « chatouilleux ». Il refuse de souscrire aux jugements traditionnels à son égard, et aux complaisances philanthropiques que cela implique. Il veut être jugé d'une manière objective et rationnelle, rompre avec sa désillusion sociale, être fier de sa race, quitter l'état d'esprit d'un débiteur, collaborer à l'œuvre commune et prendre ses responsabilités. Il n'est plus question de s'en tenir à la nécessité de travailler et d'accepter avec bon sens les conditions restreintes qui lui sont proposées ; il s'agit de croire en l'estime et en la reconnaissance dûment méritées. Aussi le Noir d'aujourd'hui souhaite-t-il être connu pour ce qu'il est, y compris dans ses défauts et ses manquements, et il n'a que mépris pour la survie veule et précaire qui s'offrirait à lui, au prix de paraître ce qu'il n'est pas. Il s'indigne quand on parle de lui comme d'un pupille ou d'un mineur, y compris chez les siens, et il n'en peut plus d'être considéré comme un éternel patient de la clinique sociologique, ou comme l'homme malade de la Démocratie Américaine. Pour ces mêmes raisons, il n'a plus que faire de ces remèdes miracles et de toutes ces panacées sociales, ces supposées « solutions » à son

« problème » qu'on lui a si généreusement administrés par le passé, ainsi qu'à son pays. La religion, la liberté, l'éducation, la richesse – il les a tour à tour ardemment désirées, empli de confiance en leur pouvoir ; il continue d'y croire, mais il ne leur porte plus cette foi aveugle qui voulait qu'elles seules puissent résoudre ses problèmes de vie.

Il faut que chaque génération ait son credo, et celui de la génération présente est la croyance en l'efficacité de l'effort collectif, dans la coopération raciale. Ce profond sentiment de race est à l'heure actuelle le principal ressort de la vie noire. Il semble être le produit de ses réactions à la proscription et au préjugé ; une tentative plutôt réussie dans l'ensemble de convertir une position défensive en une position offensive, ou un handicap en un élan. Son ton est radical, mais sa visée ne l'est point, et il faudrait qu'on lui oppose les plus stupides formes d'incompréhension ou de persécution pour qu'il en aille autrement. Naturellement, l'intellectuel noir a évolué un peu vers la gauche, suivant en cela la tendance mondiale, et il en est de plus en plus qui s'affilient avec des mouvements radicaux et libertaires. Mais fondamentalement, pour l'instant, le Noir n'est radical que sur les questions raciales, et plutôt conservateur sur les autres – il est en somme un « radical malgré lui », un protestataire social plutôt qu'un radical authentique. Toutefois, si les pressions et les injustices devaient s'accroître, cette pensée et ces aspirations iconoclastes ne pourraient que s'accroître. Les radicalités donquichottesques de Harlem en appellent à leur dose de démocratie dès aujourd'hui, par crainte qu'elles ne deviennent incurables demain.

L'esprit du Noir n'aspire à rien d'autre encore qu'aux désirs et aux idéaux de l'Amérique. Mais cette tentative obligée de bâtir son américanité sur des valeurs raciales est une expérimentation sociale unique, qui ne réussira que si l'on permet aux Noirs de prendre leur entière part aux institutions et à la culture de l'Amérique. Il ne devrait y avoir aucun malentendu à ce sujet. Le tempérament américain, dans certains milieux imprégnés jusqu'à l'hystérie de préjugés raciaux, se voit souvent administrer, comme un opiacé, cette idée que le mouvement

noir est intégralement séparatiste, ce qui aura pour effet d'enkyster le Noir comme un élément étranger et inoffensif dans le corps politique. Cela ne peut arriver – quand bien même cela serait désiré. Le racisme du Noir ne se découvre aucune limite ni réserve dans la vie américaine ; il n'est qu'un effort constructif pour transformer les obstacles mis en travers de son progrès en sources d'énergie et de puissance sociales. La démocratie elle-même se voit entravée et stagne quand certaines de ses voies sont obstruées. En réalité, ces issues ne peuvent être arbitrairement fermées. Ainsi le choix n'est-il pas entre un chemin pour les Noirs et un autre pour tous les autres, mais entre des institutions américaines bridées d'un côté, et des idéaux américains parvenus à leur pleine réalisation de l'autre.

On éprouve évidemment un sentiment de légitime satisfaction à se trouver du bon côté des idéaux professés par le pays. Nous savons que nous ne pouvons pas être vaincus sans que l'Amérique le soit aussi. C'est sous ces différents aspects que l'intellectuel noir envisage l'Amérique, même si son humeur varie de manière plus significative que son attitude elle-même. Quelquefois, c'est avec une défiance ironique, comme l'énonce Claude McKay (1922)³ :

Mon avenir à moi est celui qui détruira aujourd'hui
Comme un vaste affaissement de la terre dans la mer
Avec sa charge de débris répandus au loin
Là où les eaux vertes, dévoratrices et sans repos
Soulèvent leurs gigantesques pyramides, se brisent, rugissant
Leur défi fantastique au rivage qui s'écoule.

Quelquefois, peut-être plus souvent encore, c'est un appel fervent, presque filial, comme ce conseil de James Weldon Johnson (1917)⁴ :

O Terre du Sud, chère Terre du Sud !
Pourquoi se cramponner encore
À un temps vain, à une page moisie,
À une chose morte et inutile ?

Mais entre la défiance et l'appel, presque à mi-chemin entre le cynisme et l'espoir, l'état d'esprit qui domine est celui qu'a très bien exprimé le même Weldon Johnson (1917), dans son poème *À l'Amérique* et sa requête pleine de mesure et de défi stoïque :

Comment voudriez-vous que nous soyons? Tels que nous
sommes,
Ou écrasés sous le fardeau que nous portons?
Le regard fixé sur une étoile,
Ou les yeux vides de désespoir?
Dressés ou abattus? Hommes ou choses?
Le pas traînant ou le pied alerte?
Tels de puissants muscles gonflant vos ailes
Ou comme des chaînes entravant vos pieds?

La conscience grandissante du grand écart entre le credo social de l'Amérique et ses pratiques conduit de plus en plus le Noir à prendre l'avantage moral qui est le sien. Seul l'effet rassérénant et apaisant d'une véritable douceur d'esprit évite que ne montent rapidement en lui le cynisme, la haine réciproque et un sentiment de supériorité empli de morgue. Si humaine que puisse être cette dernière réaction, elle n'est pas souhaitée par la majorité, qui se réjouirait bien plutôt de voir s'améliorer rapidement les conditions susceptibles de provoquer une telle disposition. Nous voulons que notre fierté raciale soit un sentiment plus sain et plus positif, dans ses réalisations, que la simple prise de conscience des insuffisances des autres. Mais il est toujours difficile de parvenir à une attitude sociale équilibrée; seuls quelques esprits éclairés ont été capables de « s'élever au-dessus des préjugés » comme on dit. Le commun des mortels n'a eu, jusque récemment, qu'un choix difficile entre la soumission passive et humiliante, et la lutte contre le préjugé, stimulante mais douloureuse. Heureusement, dans l'énergie interne au désespoir a récemment jailli la ressource de combattre le préjugé par la résistance passive de l'esprit – en d'autres mots, en essayant de l'ignorer. Cette manne peut certainement agir pour une minorité, mais les masses ne peuvent s'en nourrir.

Fort heureusement, des voies constructives s'ouvrent à présent, dans lesquelles les espoirs sociaux du Noir, jusque-là contrariés, peuvent se donner libre cours.

Sinon, la pression et le danger seraient plus grands encore. Ces intérêts de compensation sont raciaux, mais d'une manière neuve et élargie. L'un d'eux réside dans notre conscience d'être l'avant-garde des peuples africains en contact avec la civilisation du XX^e siècle ; un autre tient dans le sentiment d'une mission, qui consiste à réhabiliter notre race dans l'estime du monde, où elle s'est trouvée dévaluée en raison de son destin et de ses conditions dans l'esclavage. Harlem, comme nous le verrons, est le centre de ces deux mouvements ; elle est le cœur du « sionisme noir ». Le poulx du monde noir a commencé de battre à Harlem. C'est ici qu'un journal noir, diffusant ses nouvelles, venues de tous les coins des Amériques, des Antilles et d'Afrique, en anglais, en espagnol et en français, est parvenu à survivre durant plus de cinq ans. Deux importants magazines, tous deux édités à New York, se maintiennent, au double point de vue de leurs informations et de leur diffusion, sur une échelle cosmopolite. Sous les auspices et avec l'appui de l'Amérique, trois congrès panafricains se sont tenus à l'étranger, pour y discuter d'intérêts communs, de questions coloniales et du futur développement coopératif de l'Afrique. Dans la mesure où la question des relations interraciales est désormais considérée comme un problème mondial, le Noir a pour ainsi dire vaincu le préjugé et élargi ses horizons. Ce faisant, il s'est lié aux autres peuples de couleur, dans leur conscience de groupe toujours plus grande, et il se met progressivement à l'école de leurs intérêts communs. Ainsi que l'un de nos écrivains l'a dit récemment : « Il est impératif que nous comprenions les relations du monde blanc au monde qui ne l'est pas. » Comme pour les Juifs, la persécution rend le Noir international.

En tant que phénomène mondial, cette conscience élargie de nous-mêmes est une chose bien différente de ce que l'on appelle la vague montante de couleur. Ses causes inévitables ne sont pas de notre fait. Ses conséquences ne sont pas nécessairement préjudiciables aux

intérêts supérieurs de la civilisation. Qu'elle provoque de nouveaux et innombrables conflits ou qu'elle entraîne, au contraire, des échanges culturels et intellectuels florissants, c'est ce que seule peut décider l'attitude des races dominantes dans notre époque de changement critique. Le nouvel internationalisme du Noir américain est d'abord un effort pour renouer le contact avec les diasporas africaines disséminées de par le monde. Aussi spectaculaire soit-il, le garveyisme n'est peut-être qu'un phénomène transitoire ; néanmoins, le rôle que pourrait jouer le Noir américain dans le futur développement de l'Afrique est certainement l'une des missions les plus constructives et universellement salutaires qu'un peuple moderne puisse revendiquer.

Sa participation constructive à de telles causes ne peut qu'apporter au Noir des mobiles positifs d'agir, ainsi qu'un prestige accru chez lui comme à l'étranger. C'est sans doute par de telles voies que nous pouvons le mieux nous réhabiliter, mais pour l'instant nos espoirs les plus immédiats résident dans la réévaluation, par les Blancs et par les Noirs, des talents artistiques et des contributions culturelles passées et à venir du monde noir. Il faut que l'on reconnaisse de plus en plus ces dernières, non seulement dans son art populaire, et notamment sa musique, qui a toujours été très prisée, mais également dans des domaines plus larges quoique plus humbles et moins reconnus. Des générations durant, le Noir a été la matrice paysanne de cette partie de l'Amérique qui le méprisait le plus, et à la formation de laquelle il a contribué, non seulement par son travail matériel et son endurance sociale, mais aussi spirituellement. Le Sud a inconsciemment absorbé le don de son tempérament populaire. Il faudra désormais moins d'une demi-génération pour s'en apercevoir, mais le fait est qu'un ferment de l'humour, du caractère, de l'imagination et de la non-chalance des Tropiques a contribué à forger l'esprit du Sud depuis cette humble source, insuffisamment reconnue. Une seconde floraison de ces dons promet d'être plus prodigue encore. Le Noir devient désormais un contributeur conscient de l'être, et il se défait de sa livrée de domestique et de pupille pour endosser celle d'un collaborateur qui participe pleinement à la civilisation américaine. Le grand bénéfice

social qui en résulte est que notre élite déserte les champs arides de la controverse et de la polémique pour ceux, bien plus féconds, de l'expression créative. La reconnaissance culturelle qu'ils y gagnent devrait être déterminante pour la revalorisation du monde noir, qui constitue un préalable ou un corollaire indispensable à l'amélioration des relations interraciales dans l'avenir. Mais quoi qu'il advienne, le mérite de l'actuelle génération aura été d'ajouter, à la tâche ancienne et encore inachevée du progrès sur le plan matériel, les aspirations de l'expression de soi et du développement spirituel. Aucun de ceux qui, de bonne foi, examinent la situation et les résultats considérables qui y ont été obtenus, ou qui regardent la nouvelle scène, porteuse de promesses plus abondantes encore, ne peut être absolument sans espoir. Si dans le cours de nos vies, le Noir s'avérait finalement dans l'incapacité de célébrer sa pleine initiation dans la démocratie américaine, il aura pour sûr, sur la garantie de ces accomplissements, atteint une nouvelle phase satisfaisante et significative dans son développement collectif, et par là même acquis une forme de maturité spirituelle (*spiritual Coming of Age*).



NOTES

1 [NdE. : Alain Locke, 1925, « The New Negro », in Alain Locke (dir.), *The New Negro : An Interpretation*, New York, Albert and Charles Boni, p. 3-16. Une première traduction en français, sous le titre « Le Nègre Nouveau », avait été proposée par Renée et Louis Guilloux, dans la revue *Europe*, 102, 15 juin 1931, p. 289-300. Elle a été entièrement remaniée par Anthony Mangeon pour ce numéro de *Pragmata*.]

2 Langston Hughes (1925), « Youth », in *The New Negro*, p. 142.

3 Claude McKay, 1922, « To the Intrenched Classes », *The Liberator*, 5, mai, p. 16.

4 Johnson James Weldon (1917), « O Southland ! » et « To America », in *Fifty Years & Other Poems*, Boston, The Cornhill Company.